



“ Les Pères de l’interprétation, entre Antioche et Alexandrie ”

Laurence Mellerin

► To cite this version:

Laurence Mellerin. “ Les Pères de l’interprétation, entre Antioche et Alexandrie ”. La Bible, 3000 ans d’histoire, pp.58-61, 2018, Hors série La Vie. hal-01974552

HAL Id: hal-01974552

<https://hal.science/hal-01974552>

Submitted on 3 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Les Pères de l'interprétation

Entre l'école d'Antioche, attachée au sens littéral du texte, et celle d'Alexandrie, s'appliquant à le dépasser au profit d'un sens spirituel, les Pères de l'Église des III^e-V^e siècles inventent une féconde tradition de lecture de la Bible.



Dès les premiers siècles, les chrétiens reçoivent les Écritures et cherchent à comprendre ce qu'elles signifient dans le présent de leur vie. Les pasteurs et théologiens qui ont autorité, ceux que l'on appelle les Pères de l'Église, développent pour leurs fidèles une exégèse marquée par une grande unité de perspective, que l'on peut saisir en trois principes.

D'abord, « *toute l'Écriture est inspirée de Dieu et utile* » (deuxième Épître à Timothée 3, 16). Une attention rigoureuse à chaque détail de sa lettre est donc de mise pour l'étudier, ce qu'illustrent particulièrement les entreprises de critique textuelle menées par Origène (III^e siècle) et Jérôme (IV^e-V^e siècle).

Ensuite, l'Écriture explique l'Écriture : ce principe, déjà à l'œuvre dans la Bible elle-même qui s'interprète d'un texte à l'autre – par exemple, les discours de Moïse dans le livre du Deutéronome reprennent les grands événements racontés dans le livre de l'Exode –, est bien présent également dans le judaïsme. Pour les chrétiens, cette explication des textes par les textes fonde la cohérence entre les deux Testaments.

Car enfin, et surtout, le Christ accomplit l'Écriture. Cette intuition fondamentale des premières générations chrétiennes devient une clé de lecture qu'Origène théorise à Alexandrie. L'Ancien Testament doit être lu à la lumière du Nouveau, dans une optique « typologique » : les récits, les personnages de l'Ancien Testament sont des « types », des préfigurations, ombres de réalités que le Christ fera advenir, au cours de son histoire terrestre ou à la fin des temps. Ainsi, le « serviteur souffrant » d'Isaïe

préfigure le Christ en croix ; l'agneau pascal de l'Exode, le Christ agneau véritable, etc. Peu à peu, on en vient à l'idée que toute l'Écriture a un sens caché, spirituel, qui renvoie au culte spirituel demandé dans la Nouvelle Alliance.

UNE OPPOSITION À NUANCER

C'est sur cet arrière-plan commun que se développent, à partir du IV^e siècle, deux « écoles » exégétiques que l'on peut schématiquement présenter ainsi : la première, en milieu alexandrin, s'inscrit dans le sillage d'Origène pour déployer une lecture allégorique privilégiant le sens spirituel ; la seconde, qui naît en milieu antiochien par réaction aux excès de l'allégorie, privilégie quant à elle une approche historico-littérale. Mais cette opposition doit être nuancée, car les Alexandrins ne déniaient pas toute valeur au sens littéral, et les Antiochiens cherchent aussi des sens allant au-delà du récit. Pour mieux comprendre ce qui distingue ces deux écoles, il faut partir du terme « allégorie ».

Il apparaît dans l'Épître aux Galates (4, 24) à propos des deux femmes d'Abraham, Agar et Sarah : « *Il y a là une allégorie : ces deux femmes sont, en effet, les deux Alliances.* » Selon Origène et ses émules alexandrins, ce passage paulinien légitime la pratique d'une interprétation « allégorique », héritée à la fois des traditions littéraires helléniques, qui l'appliquent notamment aux mythes homériques, et des traditions de lecture juives. Puisque le texte scripturaire présente des obscurités, il faut en chercher la signification profonde, qui touche aux mystères de Dieu, en soumettant le sens littéral du texte à une transposition métaphorique qui dégage des sens figurés. Origène en distingue principalement deux : le sens moral, destiné aux progressants dans la foi ; le



THE GRANGER COLL. NY / AURIMAGES

↑ Origène (vers 185- vers 254), théologien, bibliste et Père de l'Église grecque, sur une gravure d'André Thevet de 1584.

Le mot « allégorie » apparaît dans l'Épître aux Galates (4, 24).

► sens proprement spirituel, réservé aux parfaits. Les trois sens (littéral, moral et spirituel) se trouvent illustrés par les trois étages de l’arche de Noé, figure de la bibliothèque de la parole divine.

Origène n’entend donc pas anéantir en général le sens littéral. Mais comme les autres Alexandrins, il le juge souvent pauvre, dépourvu d’intérêt pour l’édification ou la vie spirituelle, et s’efforce toujours de le dépasser. Sur quelques textes particuliers, il va jusqu’à le nier :

« *Quel homme sensé, je le demande, trouvera logique qu’il y ait eu, selon l’Écriture, un premier, un second, un troisième jour, avec les désignations de soir et de matin, alors qu’il n’y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles, et un premier jour, alors qu’il n’y avait même pas de ciel (cf. Genèse 1, 5-13) ? Qui se trouvera assez sot pour penser que Dieu, comme un jardinier, “a planté des arbres dans le paradis, dans l’Éden, vers le levant” (Genèse 2, 8-9) et qu’il y a planté un “arbre de vie”, visible et tangible, en décidant que celui qui en mangerait, avec les dents de son corps, recevrait de l’arbre la vie, et que, d’autre part, celui qui mangerait d’un autre arbre aurait la science “du bien et du mal” (Genèse 2, 9.16.17) ? Et cette autre parole : “Dieu se promenait le soir dans le paradis” et : “Adam se cachait sous l’arbre” (Genèse 3, 8), nul n’hésitera à dire, je pense, qu’elle est émise par l’Écriture de façon figurée, pour que par là soient indiqués certains mystères.* » (Origène, *Traité des principes*, trad. M. Harl, G. Dorival, A. Le Boulluec, Institut d’Études augustiniennes, 1976).

Ces mystères, Origène les interprète ainsi : le paradis, où préexistent les âmes, est au ciel, et les âmes qui en sont descendues après la chute sont emprisonnées par l’enveloppe charnelle, les « *tuniques de peau* » de Genèse 3, 21. Ces exemples d’interprétation seront repris à l’envi par les détracteurs d’Origène – qui ne sont pas uniquement antiochiens.

CRITIQUE DE LA MÉTHODE ORIGÉNIENNE

Le considérant comme un inventeur de fables, qui détourne au profit de spéculations vaines et illégitimes le sens véritable du texte, ses opposants lui reprochent de pratiquer l’allégorie comme les Grecs de l’Antiquité. Puisqu’« *il y a allégorie quand un fait est à comprendre autrement qu’il n’est énoncé* », puisque le verbe *allégoreîn* signifie « *dire autre chose que ce que l’on lit* », Origène nie toute réalité effective à l’histoire sainte. Il met le texte biblique sur le même plan que les fables mythologiques.

Cette critique, recevable en ce qui concerne le récit de la Création, se trouve abusivement généralisée à l’approche origénienne de l’ensemble des Écritures. En effet, comme l’exposera l’Antiochien Théodore de Mopsueste (IV^e-V^e siècle), c’est toute l’Écriture, sans rien y retrancher, qui doit avoir un

sens historique ; sinon l’histoire du salut, l’Incarnation du Christ perdraient leur réalité, et toute la foi s’en trouverait ébranlée.

ALLÉGORIE ET SENS SPIRITUEL

L’opposition à Origène constitue sans doute l’élément le plus fédérateur de l’école d’Antioche. Elle va donner lieu à un approfondissement de la notion d’allégorie. Pour Diodore de Tarse (IV^e siècle), qui repart de l’Épître aux Galates 4, 24, l’Écriture connaît certes « le mot », mais non « la chose ». Paul ne détruit pas la réalité historique des deux femmes d’Abraham, mais en livre aussi une interprétation supérieure, qui n’est pas « allégorique » – le terme est selon lui improprement employé – mais typologique. Parce que son ancrage dans l’histoire la légitime et ne relève pas de la subjectivité de l’interprète.

La terminologie des Antiochiens est au demeurant assez flottante. Pour exprimer une idée similaire, dans une mise au point méthodologique très éclairante, Jean Chrysostome (IV^e-V^e siècle) continue à parler d’« allégorie ». Le chant du bien-aimé à sa vigne (Isaïe 5, 1-6), écrit-il, peut « *nous apprendre quand et pour quels passages des Écritures il faut recourir à l’allégorie, nous apprendre aussi que nous ne sommes pas maîtres de ces règles, mais que c’est dans la fidélité à la pensée de l’Écriture qu’il nous faut user de l’explication allégorique* ». En effet, « *l’Écriture a employé les mots “vigne”, “clôture”, “pressoir”, elle n’a pas laissé l’auditeur maître d’appliquer à sa guise ces termes à des choses et des personnes, mais elle s’est ensuite interprétée elle-même en disant : “La vigne du Seigneur Sabaoth est la maison d’Israël.” (...) C’est la règle constante de l’Écriture, quand elle use de l’allégorie, d’en donner aussi l’interprétation, de telle sorte que le désir intempérant des amateurs d’allégories ne puisse errer n’importe où et sans but en se portant de tous côtés* ». (Jean Chrysostome, *Commentaire sur Isaïe*, trad. A. Liefooghe, Le Cerf, « Sources chrétiennes » 304, 1983).

Ce texte, comme d’autres de Théodoret de Cyr (V^e siècle), témoigne d’une inflexion de sens : l’allégorie est devenue une « métaphore continuée », équivalente à ce que Diodore de Tarse pouvait appeler « tropologie », ou « sens figuré ».

PROPHÉTIES EN PAROLES OU EN ACTES

Les réticences des Antiochiens devant l’allégorie ne les conduisent nullement à nier l’intérêt d’un dépassement du sens littéral pour en dévoiler le but (*skopos*). Ils notent que, bien souvent, le texte biblique s’exprime en énigmes – il faut ainsi entendre le diable derrière le serpent de la Genèse – ou de manière hyperbolique – le roi Ézéchias s’écrie : « *Tu as fait remonter mon âme du séjour des morts* » (Psaume 29), laissant paraître la résurrection alors qu’il était seulement malade. Ils distinguent des prophéties « en paroles », annonces

À LIRE



Lectures de la Bible (I^{er}-XV^e siècle), sous la direction de Laurence Mellerin, Le Cerf, 2017.



LAURENCE MELLERIN

Directrice adjointe de la collection « Sources chrétiennes » (Le Cerf), elle est responsable du projet Biblindex, index en ligne des citations scripturaires dans les écrits chrétiens de l’Antiquité et du Moyen Âge.

COLL. PERSONNELLE

Les apports des deux écoles à l’intelligence des Écritures sont plutôt à penser en termes de convergence.

d’événements qui ne se concrétisent que dans le Nouveau Testament – « *Voici que la Vierge concevra* » (Isaïe 7, 14) – ; des prophéties « en actes », dans lesquelles un fait ou un personnage de l’Ancien Testament préfigure une réalité du Nouveau – Moïse élevant le serpent dans le désert – ; des prophéties qui mêlent les deux – la ceinture de Jérémie qui pourrit (Jérémie 13, 1-11). Décrypter le sens caché de ces passages est légitime. Mais il convient de le faire non pas selon l’allégorie, mais selon ce que Diodore de Tarse, le premier, nomme *thêoria* ou *anagôgè* : une considération qui élève le regard vers les réalités spirituelles, sans faire violence au sens littéral. L’histoire vétérotestamentaire est sauvegardée, mais elle est dépassée par une réalité néotestamentaire. En voici une illustration :

« *Rien ne nous empêche d’ajouter sérieusement d’autres considérations et de rapporter à un sens anagogique supérieur le sens [du texte], par exemple de comparer Abel et Caïn à la synagogue des juifs et à l’Église et de tenter de montrer que la synagogue des juifs a été rejetée, comme le sacrifice de Caïn, tandis que les dons de l’Église sont acceptables, comme l’ont été alors ceux d’Abel, et d’entendre du Seigneur l’agneau sans tache de la Loi. En effet, cela ne fait pas violence à l’histoire et ne rejette pas non plus la théorie, mais cette position médiane et prudente, qui respecte l’histoire et la théorie, débarrasse de l’hellénisme, qui annonce une chose pour l’autre et introduit des idées étrangères, et, dans le même temps, n’entraîne pas vers le judaïsme (considéré ici comme purement littéraliste) : elle leur tord le cou, en obligeant à s’attacher seulement à la lettre et à lui accorder ses soins, tout en autorisant une compréhension qui va plus loin encore et plus haut.* » (Diodore de Tarse, *Commentaire sur les Psaumes*, trad. J.-N. Guinot, éd. J.-M. Olivier, « Corpus Christianorum », Series Graeca 6, Turnhout, Brepols, 1980).

L’EXPLICATION TYPOLOGIQUE

Les disciples de Diodore ont défini le champ d’application et les règles de cette interprétation typologique, dont le chemin est ainsi tracé entre deux écueils. Si l’allégorie au sens alexandrin peut s’appliquer à n’importe quel texte, la typologie, elle, ne peut concerner que des passages déterminés. Certains « types » sont explicitement fournis par le Nouveau Testament



– Jonas, le rocher frappé par Moïse au désert –, mais plus largement, un type vétérotestamentaire doit répondre à des critères précis : il doit tout à la fois présenter une ressemblance avec la réalité qui en constitue la vérité et être dépassé par elle. Le rapport entre « type » et « antitype » peut conduire du matériel au spirituel – le passage de la mer Rouge (Exode 14) est figure du baptême (cf. première Épître aux Corinthiens 10, 2) – ; de l’incomplet au total – le retour d’exil sous la conduite de Zorobabel figure la libération de toute l’humanité par le Christ. Pour reprendre une métaphore de Jean Chrysostome, le type ne fait entrevoir que l’esquisse, alors que la réalité néotestamentaire ou eschatologique laisse voir le tableau achevé, après l’application des couleurs par le peintre. Au-delà de la polémique, les Antiochiens veulent surtout lutter contre l’arbitraire qui menace la lecture allégorique. Les apports des deux écoles à l’intelligence des Écritures sont donc à penser en termes de convergence plutôt que d’opposition : les Antiochiens ont contribué à donner un fondement objectif à une exégèse messianique, christologique et eschatologique qui s’épanouit chez les Alexandrins. ■

LAURENCE MELLERIN

↑ Saint Jean Chrysostome (344-407), par Emmanuel Lambardos, icône du XVII^e siècle, Musée byzantin et chrétien d’Athènes.

DEAGOSTINI/LEEMAGE